

# ŒIL POUR ŒIL, DENT POUR DENT

« Il est très fort, Ernesto. Très.  
À ce point qu'il a inventé Duras  
et que j'ai gardé le nom. »

(Marguerite Duras, *Les Yeux Verts*,  
édition spéciale des *Cahiers du cinéma*, juin 1980)

56

Ernesto, ce pauvre Ernesto et sa prétention infinie, entiché malgré lui d'un prénom de révolutionnaire cubain, assis dans une salle de classe poussiéreuse, les bras croisés, observe l'instituteur d'un regard décidé: « Ça a assez duré 1 . »

Le regard sombre et ému, Antoine Doinel – celui des *Quatre Cents Coups* (1959) – mal-aimé libertaire, frondeur, s'adonne à une longue course sur le sable d'une plage sans horizon, à bonne allure, pour aller s'inscrire dans l'eau, enfin.

Et Victor, l'enfant terrible, qui répand son amertume tout le long de la pièce de Roger Vitrac, *Victor ou les enfants au pouvoir* (1927) 2 .

Au dernier acte, il surgit dans la chambre parentale, sans crier gare, comme un diable qui sort de sa boîte, sous prétexte qu'il n'arrive pas à dormir. À onze heures trente du soir, heure à laquelle il était né, il meurt.

Ernesto, Antoine et Victor incarnent trois enfances mythiques. Duras, Truffaut et Vitrac interprètent les symboliques de la figure enfantine, celle-là même qui éclaire les choix des adultes, révèle leurs pensées et déclenche parfois leurs conflits. Trois mémoires s'écrivent au travers de ces personnages, mais une même figure, celle de l'effronté.

Ah! Ernesto est sans doute l'œuvre la plus méconnue de Marguerite Duras, l'unique livre écrit pour un jeune public et rédigé en 1968, en pleine révolution culturelle. Parue quelques années plus tard, cette *petite histoire* comme aimait le dire Duras, raconte le parcours d'un enfant *anormalement* ouvert au monde.

Ernesto se déploie d'un support à l'autre. Selon le schéma durassien, dans un film en 1985, *Les enfants*, puis dans un roman en 1990, *La pluie d'été*. Il en a terminé avec l'enfance et n'a honte de rien.

## Another Brick in The Wall

Ernesto a sept ans, il en paraît quarante et crie à son monde qu'il ne veut plus aller à l'école: « parce-que-à-l'école-on-m'apprend-des-choses-que-je-ne-sais-pas... 3 . » D'une logique implacable, l'argument tient la route face à la mère, au père et au maître d'école qui écoutent, impuissants, la voix du garçonnet interroger le sens du monde. L'école ne sert pas à ce que l'on croit nous dit-il. Il n'en a pas besoin, il saura écrire, lire et compter par la force des choses.

Confronté à l'affliction des figures tutélaires l'enfant Ernesto ne se démonte pas: à chaque attaque il rétorque et rend les coups quand il en prend. Il sait le plus important.



Bernard Bonhomme, illustrations de l'ouvrage de Marguerite Duras, *Ah! Ernesto!*, éditions Harlin Quist et François Ruy-Vidal, 1971, 32 pages, 22 x 28,5 cm. Courtesy de l'artiste. Collection Michèle Noret, Paris

1 Marguerite Duras, *Ah! Ernesto*, Éditions Thierry Magnier, Paris, 2013, p. 4 2 Roger Vitrac, *Victor ou les enfants au pouvoir*, Éditions Gallimard, Paris, (1927 pour l'édition originale, réédition de 1946, puis) 2000 pour la préface et le dossier, Acte I scène I 3 *Ibid*, p. 1

«NON. Je sais dire NON, et c'est bien suffisant 4 .»  
Contestataire, Ernesto est le leader négatif de Marguerite Duras, l'enfant qui dit NON, qui s'entête et se moque du système scolaire, il a trouvé une échappatoire.

Sa solution?

«Le rachâchement.»

Le rachâchement durassien est peut-être de la même sorte que le ressassement chez Chantal Akerman, qu'il ne faut surtout pas assimiler à une forme simpliste de répétition, de dire et de redire. Il est l'expression d'une tentative d'épuisement et d'élu-cidation du passé et d'une reprise prospective. Marguerite Duras, d'une certaine manière, envisage la littérature comme un moyen de justification de l'existence. Le rachâchement devient dans son travail le sentiment existentiel qui passe et repasse par les points centraux où s'est tissée la trame de l'iden-tité de l'écrivain.

### Délire verbal et fraîcheur infantine

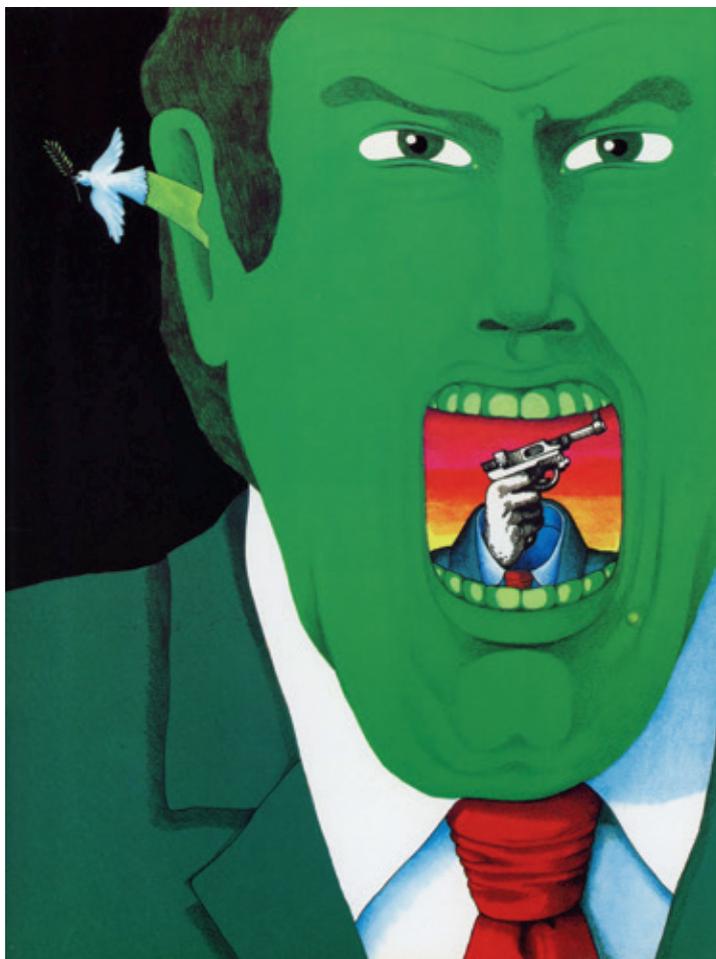
«La psychologue : Tes parents disent que tu mens tout le temps.

Antoine Doinel : Ben, j'mens, j'mens de temps en temps quoi... des fois je leur dirais des choses qui seraient la vérité ils me croiraient pas, alors je préfère dire des mensonges 5 .»

L'enfance, dans l'œuvre de Duras apparaît comme une marque narrative qui induit des stra-tégies d'écriture particulières. L'enfant est dans une distraction essentielle de lui-même et de ce qui l'entoure, ce que Duras désigne comme la faculté d'oubli propre à l'enfant différent. Ernesto est «distrait comme lorsque la folie s'approche de lui 6 .» La folie d'enfance va donc plus loin que la simple déraison de l'enfant qui s'oppose à la prétendue sagesse de l'adulte soumis aux lois de la société et de la morale.

Le langage s'emballe; on se crache des phrases à la figure puis on se tait, mais jamais au grand jamais on hausse le ton : pas de cris. On jubile par les mots. Mais le rire jaillit d'une profonde désespérance, Ernesto, c'est l'histoire d'un malen-tendu. Une histoire drôle quand elle est triste et triste quand elle est drôle.

Le discours chez ces trois personnages suscite une sorte de fantasme. Vitrac, lui, cherche la langue du rêve, un lieu qui soit à la fois en deçà et au-delà du langage. Au fil de la pièce les mots associés en fonction de récurrences phoniques suscitent l'étourdissement. Victor déclare ainsi à la bonne qu'il est décidé à «être quelque chose (...) quelque chose de neuf 7 .» Sous l'apparence ubuesque de l'énoncé



se dit quelque chose de profond, la vieille conviction de pouvoir concevoir un homme nouveau.

Truffaut évoquait l'expérience de l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen, qui se demandait quelle langue parleraient des enfants qui n'auraient jamais entendu prononcer une parole. Des nou-veaux-nés furent confiés à des nourrices chargées de les nourrir et de les baigner sans jamais leur adresser un mot. Tous auraient péri. Pour écrire le personnage des *Quatre Cents Coups*, Truffaut a imaginé quel serait le comportement d'un enfant qui aurait survécu à un traitement identique au seuil de sa treizième année, au bord de la révolte.

Victor, puis Antoine, puis Ernesto, sont des enfants précoces dotés d'une lucidité cruelle. Ce sont des personnages délibérément faux, qui n'ont pas d'équivalent dans la réalité. D'ailleurs ils ne cultivent pas la vraisemblance. Bien au contraire.

Nous vous défions de les rencontrer dans la rue.

Leur vérité est d'un autre ordre que la photo-graphie des gens que nous côtoyons.

Mais pas la peine de crier.

4 Ibid, p 7 5 Dialogue extrait du film *Les Quatre Cents Coups* réalisé par François Truffaut avec Jean-Pierre L aud et sorti en 1959 6 Marguerite Duras, *La pluie d'été*,  ditions P O L , Paris, 1990, p 107 7 Roger Vitrac, *Victor ou les enfants au pouvoir*,  ditions Gallimard, Paris, (1927 pour l'édition originale, r dition de 1946, puis) 2000 pour la préface et le dossier, Acte I scène I, p 37

